

## Faux fuyant

Daniel Leduc

---

Number 36, Spring 1988

Érotiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15186ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Leduc, D. (1988). Faux fuyant. *Moebius*, (36), 67–70.

DANIEL LEDUC

*Faux fuyant*

Une main gantée de noir glissa le long du mur. Elle s'immobilisa sur une aspérité, et parut attendre. Une autre main gantée la rejoignit bientôt. Et la reptation se poursuivit.

Sous la cagoule, le souffle était court. Des traces de sudation auréolaient certaines parties recluses de l'habillement. Un peu de vapeur semblait s'échapper des aisselles, de l'entre-jambes, de la bouche crispée par l'effort.

La nuit était humide, sans lune, sans étoiles. On pouvait percevoir les mille fourmillements du silence, et les taches que laissaient les ombres lorsqu'elles s'étaient évanouies.

Sur le rebord de la fenêtre, enfin, les deux mains prirent appui. Et le crissement du diamant qui mordait la vitre ressembla aux pleurs d'un nouveau-né.

Avec souplesse, la silhouette pénétra par la croisée entrouverte. Une douce chaleur de bien-être l'enveloppa aussitôt.

Le flot de lumière qui jaillit de la lampe-torche violenta l'obscurité. Un faisceau puissant se promena dans la pièce, parcourut les murs, accrochant les couleurs de certains tableaux.

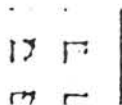
Du noir d'encre de la cagoule émergeaient deux yeux d'un vert acéré qui scrutaient chaque oeuvre d'art.

Le carillon d'une horloge vint rompre l'harmonie; tout bascula brusquement dans le désordre.

Une violente bagarre s'était engagée. Les deux corps roulaient l'un sur l'autre, renversant guéridons, potiches, et autres bibelots. Fureur, mouvements désordonnés, cris hystériques, gémissements et morsures. La silhouette, maîtrisée par l'homme qui s'était jeté sur elle, était démasquée: une chevelure blonde, ondoyante, avait écloso de la cagoule arrachée. Charmant visage aux traits délicats dont la mine enflammée exprimait autant la colère, que la honte d'avoir été découverte.

— Je n'aurai pas l'impudence de vous demander ce que vous faites chez moi! Je me présente: Arnaud Louvier, artiste peintre et collectionneur — mais cela, je suppose que vous le savez déjà?

— En effet, je sais que vous êtes un homme de goût, et



vous le seriez davantage si vous acceptiez de me lâcher. Après tout, je ne suis qu'une faible femme...

— Une faible femme qui a fait de mon bureau un chantier de démolition, qui a dû par ses cris réveiller tous les voisins, une faible femme qui m'a mordu jusqu'au sang! Une panthère, oui!

— Ne soyez pas méchant! Comprenez que vous m'avez fait peur en me sautant dessus sans crier gare!

— Excusez-moi, la prochaine fois je vous avertirai!

Et le dialogue continua de la sorte, mi-acide, mi-vaudevillesque.

Peu à peu, Arnaud relâcha son étreinte. Enfin, ayant obtenu la promesse qu'elle ne s'enfuirait pas, il permit à la jeune fille de se relever et de s'asseoir dans le seul fauteuil non encore renversé.

— Que vais-je faire de vous? Vous donner à la police? Ce n'est pas mon genre! Prévenir vos parents?

— Si je vous disais qu'ils savent ce que je fais?

— Vous paraissez provenir d'un milieu cultivé; qu'est-ce qui vous pousse à rendre visite aux gens sans y être invitée?

— Si je vous disais l'amour de l'art?

— Et moi, si je vous donnais une bonne fessée?

— Essayez donc!

En relevant le défi, la jeune fille s'était également levée. De son regard se dégagèrent autant de hargne que de superbe. Avec un sens aigu de l'observation, on aurait même pu déceler un certain amusement.

Imperceptiblement, alors qu'Arnaud s'approchait d'elle, la jeune fille sembla dériver vers la porte. Puis soudain, elle fit un bond dans sa direction, mais se trouva plaquée au sol par les mains trop agiles d'Arnaud.

Cette fois-ci, la lutte ressembla plus à une figure de danse contemporaine qu'à un vulgaire combat. Les lèvres d'Arnaud cherchaient comme une source où pouvoir s'abreuver, tandis qu'une de ses mains déboutonnait le blue-jean de la jeune fille dont le corps tanguait déjà écartant tout désir de fuite sinon dans le plaisir.

Lorsqu'il sentit la proie humide sous sa main, Arnaud éprouva ce frisson qui le faisait exister devant une toile encore vierge. Il caressa la fente superficiellement, d'un va-et-vient distrait mais combien calculé. Puis son index se posa sur le bouton gonflé de sève, et le voyage inouï commença. La jeune fille poussait de petits cris semblables à des couinements de chats sauvages. Le doigt roulait à toute allure sur le pistil d'amour jusqu'à l'ultime cri, rauque, sorti de l'ancre de l'angoisse, à l'instant éventrée. Et le monde, brouillard inconsolable, suinta sur les yeux verts. Les dernières secousses creusèrent le ventre et le coeur et le front de la jeune fille. Puis la mer, étale, posa son ombre sur le regard serein.

Alors, le baiser qu'Arnaud déposa sur ses lèvres eut un goût de miel qui aurait pu assouvir à tout jamais son désir de conquêtes — en eut-elle l'impression.



Une sensation de lassitude mêlée à une certaine euphorie envahit l'esprit et le corps de la jeune fille, alors qu'elle mettait de l'ordre dans ses vêtements. Elle tourna son regard — deux émeraudes — vers l'homme qui l'avait si bien caressée. Arnaud lui prit la main :

— Venez, je vais vous faire visiter mon sanctuaire.

Après un long couloir, ils entrèrent dans une pièce éclairée par une batterie de spots dont les lumières tutoyaient une vingtaine de tableaux parmi lesquels la jeune fille reconnut des oeuvres de Chagall, Dali, Delvaux, Chirico, Léger, et autres Braque. Et là, juste au centre, posé sur un chevalet d'ébène, un Nu couché de Degas (sensualité des ombres sur la peau) qui semblait défier les autres oeuvres d'art, les provoquer par la modernité de son classicisme.

— Ah! oui, le Degas, vous vous demandez ce qu'il fait parmi les autres? Vous ne trouvez pas qu'elle vous ressemble? Je veux dire, la femme...

Pour toute réponse, la jeune fille enlaça Arnaud et sa main effrontée se posa sur la braguette du peintre. Celui-ci l'entraîna vers sa chambre, sur les murs de laquelle, curieusement, ne se trouvait pas le plus petit dessin.

Arnaud déshabilla, avec une lenteur solennelle, la jeune fille qui se laissait faire comme une poupée maniée par son possesseur. Le blue-jean glissa le long des jambes, découvrant une toison blonde à peine frisée par la rosée du désir. Pas de culotte: cette sensation permanente de sentir la toile un peu rêche sur la vulve et le clitoris; sensation également du regard des hommes devinant l'immédiate intimité. Le petit blouson de cuir tomba sur le sol. Puis le pull de mohair. Enfin, le caraco ourlé d'une fine dentelle de Calais.

La jeune fille était nue, offerte aux intempéries de l'amour.

Arnaud se dévêtit promptement. Il jeta ça et là pantalon, chemise et slip. Puis, avec une douce violence, après avoir renversé la jeune fille sur le lit, il la chevaucha sans les moindres prémices.

La jeune fille avait l'impression d'avoir les reins rompus par les coups de boutoirs d'Arnaud. Celui-ci haletait, respiration synchrone avec chaque mouvement rapide de la sarabande du plaisir. Et lorsque Arnaud sentit son pénis vibrer comme l'archet d'un violon, la jeune fille était déjà en pâmoison, la pointe des seins tendue à l'extrême, le regard noyé dans un ciel de sonorités aériennes.

Arnaud se retira, s'affaissa sur le corps alangui de sa partenaire, laquelle avait fermé les yeux pour mieux saisir l'instant lyrique et fugitif de l'être.

Aucun ne parla. Tous deux se tournèrent, dos à dos, et le mouvement fit place à l'immobilité, au silence chargée d'échos de la nuit qui s'estompe.

Dans son sommeil, Arnaud vécut d'étranges scènes. Il fut, tour à tour, un condor aux prises avec une escadrille de chasse, un chef d'orchestre ne parvenant pas à déchiffrer sa partition, un voyageur perdu dans le labyrinthe du métro, enfin,





un visiteur enfermé dans les salles du Louvre.

Au réveil, Arnaud avait les jambes tétanisées comme s'il avait marché pendant longtemps. Il étendit le bras pour toucher sa compagne, mais sa main ne rencontra que la douceur des draps de soie. Comme un pressentiment le saisit alors. Il sauta du lit, et se précipita dans son «sanctuaire». De suite, il constata la disparition.

Sur le chevalet d'ébène, la Femme Couchée de Degas n'était plus là. A sa place, une feuille de papier sur laquelle Arnaud put lire: «Qui se ressemble s'assemble! Ne m'avez-vous pas dit qu'elle était mon portrait?»

Arnaud fit un pas en arrière, leva les bras au ciel, et le calme de l'appartement fut soudain déchiré par un rire tonitruant. Arnaud était comme pris de convulsions tant il riait. Tout le vernis du peintre éclatait dans cette explosion ébouriffante.

Arnaud se dit qu'elle n'avait pas de chance, la jeune fille. Elle s'était sauvée avec le seul tableau qui fût un faux. Ce pastel de Degas qu'il avait copié pour s'exercer la main.

Son vieux maître avait bien raison lorsqu'il lui disait autrefois qu'il était doué pour être faussaire!